

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 88 (1943)
Heft: 2

Rubrik: Revue de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE DE LA PRESSE

**LE MORAL ET LES QUALITÉS
DU COMBATTANT RUSSE¹****D'APRÈS DES TÉMOIGNAGES ALLEMANDS**

Parlant de l'endurance morale du soldat russe, un correspondant de guerre attaché à la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, M. Otmar Best, notait que la résistance devant Sébastopol et ailleurs avait été aussi farouche que possible, jusque dans les situations les plus désespérées, et il se demandait si, en cette fin d'été, elle était plus forte ou plus faible ou si elle était peut-être restée égale à elle-même depuis un an. « Cette question — une question fondamentale si l'on veut porter un jugement d'ensemble sur les opérations — ne saurait être résolue, répondait-il, par un simple oui ou par un simple non ». Et il expliquait que d'un secteur à l'autre les témoignages variaient, que certaines troupes étaient plus résistantes que d'autres, que les unités de l'armée dite nationale montraient plus de cohésion que les formations très mélangées de peuples divers, qu'enfin la crainte des commissaires politiques, bien qu'elle n'expliquât pas tout, était réelle et n'était pas sans effet sur l'acharnement de la défense russe.

Lui-même, M. Best, avait d'ailleurs interrogé des prisonniers et il citait ces deux témoignages aussi contradictoires que possible :

— Ce n'est pas en tant que Russe que je fais la guerre, mais en tant que communiste et cette hostilité entre vous et nous ne cessera jamais, lui a déclaré un major de l'armée rouge fait prisonnier.

¹ *Curieux* du 18.9.42.

— Je ne peux rien dire sur la question du régime. Je ne me sens qu'officier russe et je crois que le conflit qui nous divise ne repose que sur une opposition nationale entre l'Allemagne et la Russie, tandis que la question du régime est d'importance secondaire, lui a répondu un autre prisonnier russe.

* * *

Cependant, voici un autre témoignage allemand qui jette quelque lumière sur le moral du combattant russe. Il a paru dans le *Militär-Wochenblatt* et est comme un petit catéchisme à l'usage des soldats allemands du front de l'est. L'auteur, un officier, le capitaine Schott, y dit en dix articles quelles furent ses expériences de combattant et, fondées sur celles-ci, quelles sont les recommandations qu'il peut formuler au profit de ses camarades du front. Voici l'essentiel de ce qu'il écrit :

1. *Etre chasseur.*

Le grand avantage du Russe contre nous c'est d'avoir des instincts primitifs très développés et d'être insensible au froid et aux grandes étendues. Si nous voulons le vaincre, il nous faut nous acclimater à la forêt et aux marais. Il nous faut apprendre à nous orienter dans la nuit ou les brouillards comme en plein jour. Il nous faut savoir le dépister et le traquer comme un chasseur pour le gibier...

2. *Savoir improviser.*

Le bolchéviste est un maître de l'improvisation. Il jette des grenades d'artillerie par le moyen d'un appareil de vol à voile. Il sait instantanément se servir des armes qu'il a butinées. Il sait armer des unités entières de troupes hâtivement rassemblées dans les kolckoses, et les armer de chars d'assaut et d'armes qu'on les envoie ramasser dans les forêts. Il nous a déjà beaucoup appris.

3. Etre actif infatigablement.

Le Russe comme tel n'est pas zélé, mais le système des commissaires ne lui laisse aucun repos et l'oblige à tirer de lui tout ce qu'il peut donner. Il ne se passe pas de jour où, si faible soit-il, il ne tente un coup de main. Et toute la journée il travaille à améliorer ses positions ; il construit des routes et des fortifications là où, au moment même, aucun combat n'est à prévoir. Le soldat allemand devient facilement négligent quand le combat dure très longtemps. Combien épargnerait-on de sang si l'on construisait chaque jour ses positions !

4. Etre méfiant.

Le Russe est astucieux dans le combat. Il est capable de tout. Sur le champ de bataille lui-même les mines, les pièges, les traquenards jouent un rôle immense pour lui. On n'échappera à ces dangers qu'à la condition d'être habitué à observer continuellement le terrain autour de soi.

5. Etre sur ses gardes.

L'ennemi attaque presque exclusivement la nuit et par temps de brouillard. Il lui arrive souvent de surprendre les positions de garde. En première ligne, on n'évitera la surprise qu'en surveillant de très près l'ennemi pendant la nuit, quitte à dormir le jour. Celui qui dépose ses armes en territoire conquis sur les Soviets peut toujours avoir à le regretter l'instant après.

6. Multiplier les patrouilles d'éclaireurs.

C'est par ce moyen qu'on épargnera du sang. La reconnaissance du terrain est l'alpha et l'oméga de toute action sur le front de l'est. Il n'y a que cela pour se rendre compte rapidement des intentions de l'ennemi.

7. Bien assurer le ravitaillement.

A cause de l'étendue et des difficultés du terrain, tout le problème du ravitaillement est une des tâches les plus importantes. Il exige de l'entregent de la part des troupes qui y sont employées. La rupture d'un axe ou la chute d'un cheval ne sont pas des motifs suffisants pour faire attendre le combattant. Par tous les moyens, il faut que le ravitaillement per vienne à l'avant.

8. Etre propre.

La propreté est et demeure le seul moyen de prévenir les épidémies ; mais moralement aussi elle donne au soldat le sentiment d'être civilisé, au contraire de ce qu'est la population soviétique.

9. Etre dur.

La guerre par 40 degrés de chaud ou de froid dans la boue jusqu'aux genoux ou dans l'épaisse poussière exige beaucoup de virilité. Le champ de bataille après des attaques en masse offre souvent au jeune soldat un spectacle pour lequel il doit endurcir son cœur. Les natures faibles doivent savoir que le commandement, lui, est assez fort pour venger de mort la lâcheté.

10. Etre camarades.

La dureté de cette guerre a forgé entre les officiers, les sous-officiers et les hommes un lien aussi fort que l'acier. Mais ce lien exige une attention individuelle continue, principalement de la part des nouveaux venus sur le front.

Telles sont les notations d'un officier allemand. On y voit d'une part le combattant russe sous ses aspects bien particuliers, et d'autre part les qualités qu'un tel adversaire réclame de la part du soldat allemand.

L. D.

COMMANDOS

La revue militaire espagnole *Ejercito* du ministère de la Guerre donne une information captivante sur les opérations des « Commandos ». Il s'agit, dit cette chronique, d'un genre d'actions mis en vedette par les récents événements mondiaux. Ce sujet est assez difficile à traiter, car les informations exactes sur la tactique adoptée par les différentes nations belligérantes, manquent à peu près complètement. Cela se comprend. Pourtant, l'attrait que présente cette question, n'en est nullement amoindri. L'Espagne surtout, avec la grande étendue de ses côtes, éprouve un intérêt tout particulier pour l'étude de la défense contre les actions offensives de ce genre. Il est donc utile et intéressant d'en faire connaître le principe et les aspects, dans le but de pouvoir prendre les mesures nécessaires en cas de nécessité ou même simplement à titre préventif. Car ainsi que le grand Foch le disait : « Il est nécessaire de savoir beaucoup de choses, pour pouvoir en appliquer quelques-unes ».

Tout débarquement naval peut être considéré comme un passage de rivière, à la différence près qu'au lieu qu'il s'agisse d'une traversée de quelques dizaines de mètres, ce sont quelquefois plusieurs centaines de milles qu'il faut franchir. Le fond de l'opération reste identique dans les deux cas, mais c'est la forme qui varie. Nous pouvons considérer les phases caractéristiques suivantes :

- a)* Reconnaissance tactique et technique.
- b)* Passage du cours d'eau ou traversée.
- c)* Formation de la tête de pont (débarquement).
- d)* Opérations ultérieures.

* * *

Il n'est que dans le cas d'un passage de rivière que l'observation de la rive opposée est possible. La reconnaissance technique et tactique d'une côte éloignée est hors de portée de l'observation directe. La coopération de l'aviation contribue à résoudre en partie cette difficulté. On se pourvoit accessoirement des indications des navigateurs de cabotage, des pêcheurs, emmenés par leur activité, jusque près des côtes ennemis. Mais ce moyen d'être renseigné est bien précaire et surtout sujet à caution, vu la fantaisie bien connue des gens de mer. Le seul document de reconnaissance de réelle valeur ne peut être obtenu que par un autre moyen, créé par les Anglais, et appelé « opération de commando ». Il s'agit d'un corps nouveau de pionniers. On trouve l'origine de ces « commandos » dans certaines unités de marine qui débarquèrent du croiseur *Vindictive*, sous le commandement de l'amiral *Keller*, lors de l'embouteillage de Zeebrugge (1914-18). Ces hommes réussirent l'assaut du *môle* (jetée), mais au retour de leur heureuse expédition, leur corps fut dissous. Cette voie tracée resta empreinte dans l'esprit du capitaine de marine *Keyes* et de son adjudant capitaine de navire *Carpenter*. Encouragés par le résultat de l'opération mentionnée, ils organisèrent, dès le début de la guerre actuelle, les « commandos » formés d'officiers et de soldats volontaires. Ceux-ci sont sévèrement sélectionnés entre 24 et 27 ans, mesure qui évite à la fois l'irréflexion de la première jeunesse et assure la pleine possession des forces physiques, car ces opérations ne se font pas sans de rudes fatigues.

Leur armement très léger et de très grande puissance de feu, est complété par un petit bouclier en alliage d'acier d'un poids très réduit, protection efficace contre les rafales de mitrailleuses.

Ces unités disposent de bateaux à fond plat et au profil incliné de proue à poupe, ce qui rend facile l'atterrissage sur

les plages. Ces engins sont pourvus de postes pour armes automatiques et d'un poste de timonerie blindés, d'où leur aspect de blockhaus naviguant. Ils transportent également de petits mortiers et une grande quantité d'éléments d'attaque. Leur mission est de débarquer des troupes tout au long de la côte, avec la véritable intention de couvrir l'objet réel de l'opération déterminé par l'état-major. Pendant que les « commandos » sèment l'alarme, les officiers en mission étudient les plages ou môles et leur nature, la hauteur des marées, les fortifications, le système de surveillance ennemi dont il est indispensable de tenir compte. Ces officiers sont naturellement triés sur le volet et doués de mémoires exceptionnelles. Leur imagination doit photographier en quelques instants jusqu'au moindre détail, puisqu'ils sont appelés à servir de guides aux groupes d'assaut des opérations de débarquement futures. Ils sont généralement accompagnés d'un élément technique (ingénieur), chargé de la même mission que lors d'un passage de rivière, pourvoyant ainsi aux nécessités d'aménagement.

Leur coup d'audace réalisé, ces unités se retirent rapidement, laissant sur la côte ennemie un sentiment d'insécurité et, si ces actions se répètent, elles obligent à procéder à des changements dans la répartition des réserves ennemis. Outre cet inconvénient très important, cet état de choses tend à créer une atmosphère d'alarme constante très déprimante pour les troupes chargées de la défense des côtes. Ce sont là des conséquences indubitables qui influent aussi bien sur le matériel que sur le moral, les déplacements fréquents ne se faisant naturellement pas sans usure.

Parallèlement à ces opérations limitées, un autre travail, certainement le plus dur et le plus obscur, s'accomplit dans les bases prévues par le haut-commandement : il s'agit de la préparation des forces devant participer au débarquement. Ce travail énorme se subdivise en trois points : 1. Informations relatives à l'ennemi et au théâtre des opérations ; 2. Préparation des forces terrestres ; 3. Préparation des forces navales.

* * *

Information. — Elle est un élément capital pour la conduite heureuse de ces opérations. C'est un devoir pour le commandement de prendre contact avec l'ennemi et d'établir par ce moyen les conditions les plus favorables pour l'action, et les plus désavantageuses pour l'adversaire. Ces observations peuvent s'obtenir en temps de paix déjà et être complétées par des opérations comme celles indiquées plus haut qui confirmeront les appréciations fournies sur certains points. L'information constitue le ciment avec lequel s'édifiera le plan d'opérations. Il convient de préciser que l'étude du terrain ne se limitera pas à la côte, mais comprendra encore l'intérieur des terres, et ceci influe grandement sur l'organisation des forces de débarquement. Selon le cas, les troupes mises à terre seront pourvues de bicyclettes pour la plaine, ou bien ce seront des troupes de montagne munies de leur équipement complet, bien entraînées, comme ce fut le cas en Norvège.

Forces terrestres. — Le commandement doit être préparé suffisamment à ce genre de mission. Il leur faut notamment être orienté à fond sur les possibilités des opérations et les nécessités qu'elles comportent. Les troupes choisies seront de la plus grande valeur combative : le combat décisif qu'elles auront à soutenir dès le moment de leur accès à la côte, leur impose un haut degré d'entraînement. Pour des actions de grande envergure, le corps expéditionnaire sera constitué par des divisions à effectifs réduits, munies de toutes leurs armes, méthode qui a fait ses preuves en Extrême-Orient. La qualité de ce système réside dans la souplesse très marquée lors de l'embarquement, comme lors du débarquement. Ces unités sont concentrées à proximité des ports d'embarquement et leur équipement est soigneusement mis au point. D'autre part, les troupes allemandes débarquées en Norvège étaient guidées par des hommes ayant vécu une partie de leur exis-

tence dans le pays et connaissant exactement de quoi leurs camarades avaient besoin pour réussir leur tâche. Ils pouvaient en outre exercer une influence politique non négligeable dans les localités où ils étaient connus.

La préparation de ces troupes est naturellement tenue secrète et leur rassemblement s'opère très rapidement.

Forces navales. — Le premier facteur important est le degré de force de la puissance navale ennemie. Il faut donc s'assurer la maîtrise de la mer en procédant à la destruction ou au blocus des forces opposées. Dans les cas où cela n'est pas réalisable, on tourne la difficulté en escortant fortement les transports de troupes ou l'on effectue diverses opérations stratégiques de couverture — actions de partie ou de la totalité de la flotte et d'un grand nombre de bombardiers. Cette tactique a prévalu à l'avantage des forces allemandes en Norvège ; la perte de quelques unités par suite de l'attaque mesurée des submersibles anglais ne fut pas lourde, le gros de leurs forces étant détourné par une diversion.

* * *

Embarquement. — La capacité des navires marchands étant connue, facilite l'organisation des mouvements maritimes. Il est tenu compte des propriétés particulières des bateaux de transport, soit leur vitesse, leur autonomie et leurs conditions de navigation, en vue du service dans la région des opérations. Les paquebots se prêtent excellamment aux transports de troupes, tandis que les cargos conviennent parfaitement à l'artillerie, aux chars, voitures, intendances et chevaux. Les normes sont pour l'homme : 1,33 tonne d'eau, pour le cheval 4 tonnes et 12 tonnes pour les grands véhicules, selon les distances à parcourir. Les navires préférés sont ceux de 6 à 7000 tonnes, qui n'offrent pas une surface trop vulnérable et d'une bonne vitesse moyenne d'environ 20 milles.

Leur manque d'artillerie mais leur forte protection anti-aérienne les désignent comme les plus appropriés à effectuer cette mission. D'autre part, beaucoup de navires sont susceptibles d'être adaptés à ces conditions, ce qui est un gros avantage d'ordre pratique.

Les ports d'embarquement choisis sont les plus proches du point à atteindre, sous réserve de leur faculté de rester dissimulés à l'observation aérienne ennemie. On cherche à induire l'adversaire en erreur en répartissant les unités dans différents ports et cette dissémination même facilite les opérations d'embarquement qui constituent un gros problème à résoudre. On forme plusieurs vagues successives à envoyer à terre. L'artillerie, l'aviation et les chars de combat sont prévus pour être mis à terre dès les premiers moments et de façon parfaitement judicieuse, afin d'appuyer immédiatement l'infanterie d'assaut. Le ravitaillement, la munition suivent sitôt après. Une organisation savamment étudiée depuis longtemps prévaudra dès le contact du sol, pour atteindre le plus rapidement possible les différents objectifs désignés. Un point essentiel dans l'exécution est d'éviter le fractionnement des *unités organiques*. La coopération étroite des commandements terrestre et naval est le meilleur facteur de réussite. La flotte de couverture se tient prête à empêcher toute intervention ennemie. Cette mission d'appui implique une grande indépendance à l'égard du convoi lui-même. Ces forces sont bien entendu proportionnées au but réel de l'expédition et s'approchent de la base ennemie pour l'« aveugler » ou même éventuellement la bloquer. Si la mission reçue est d'exercer simplement une surveillance, elles entoureront les bases ou les forces adverses. Mais il peut s'agir de forcer l'escadre ennemie à sortir de ses points d'appui et dans ce cas on a recours au blocus à distance (bataille de Java).

Un autre moyen d'appuyer utilement les forces de débarquement, et non le moindre, est d'effectuer des diversions afin d'attirer l'attention de l'ennemi loin du but des opérations

en cours. La difficulté de distinguer dans la grande mobilité des forces amphibies une attaque réelle d'une feinte, rend cette tâche relativement aisée. Un exemple nous en est offert par l'action de l'amiral Togo sur Port-Arthur en 1904 qui permit le débarquement japonais en Corée sans le moindre risque.

Vers la fin de la traversée, le corps expéditionnaire est fractionné en plusieurs tronçons en vue de la mise à terre sur une étendue aussi large que possible. Une première raison impérative d'adopter ce système est la dispersion forcée des unités lors de l'embarquement. Ainsi, la formation de marche des navires sera plus manœuvrière, moins encombrée, et les débarquements seront plus facilement proportionnés à la capacité des ports ou des endroits désignés.

Le premier convoi sera pourvu d'éléments offensifs rapides qui constitueront l'avant-garde, puis viendront les unités d'infanterie, l'artillerie, les intendances et les services de division. Le souci principal des forces de protection est alors d'éloigner les submersibles ennemis qui auraient réussi à franchir le blocus stratégique. Elles appuieront le débarquement directement par le feu des croiseurs légers et des canonnières. Ces unités, placées devant et aux flancs du convoi, neutralisent les actions sous-marines et les croiseurs légers plus particulièrement, se porteront en avant, du côté où une attaque est signalée comme probable. Lors du débarquement japonais à Java, leur escadre et celle des Alliés étant aux prises, la flotte de transport s'éloigna rapidement en feignant une fausse déroute vers le Nord, manœuvre qui donna le change aux Alliés et permit un débarquement pleinement réussi.

L'étude de la route à faire suivre aux convois est de la plus haute importance. On préférera la plus courte, comme limitant le plus possible le temps pendant lequel ces transports sont exposés. L'ennemi pouvant avoir connaissance de l'opération, il est logique d'exercer la plus rigoureuse surveillance tout au long du parcours choisi. Il est de bonne guerre de prévoir

même une seconde route qui, tout en permettant d'éviter l'ennemi, n'allonge pas trop la traversée. Enfin, les conditions météorologiques et hydrographiques les plus favorables seront attendues et considérées comme déterminantes, selon que l'on préférera une brume opaque et complice, un temps considéré comme interdisant toute aventure ou encore le beau temps quand les propres forces aériennes sont en mesure d'assurer une protection victorieuse.

Trad. R. STOUDMANN.
